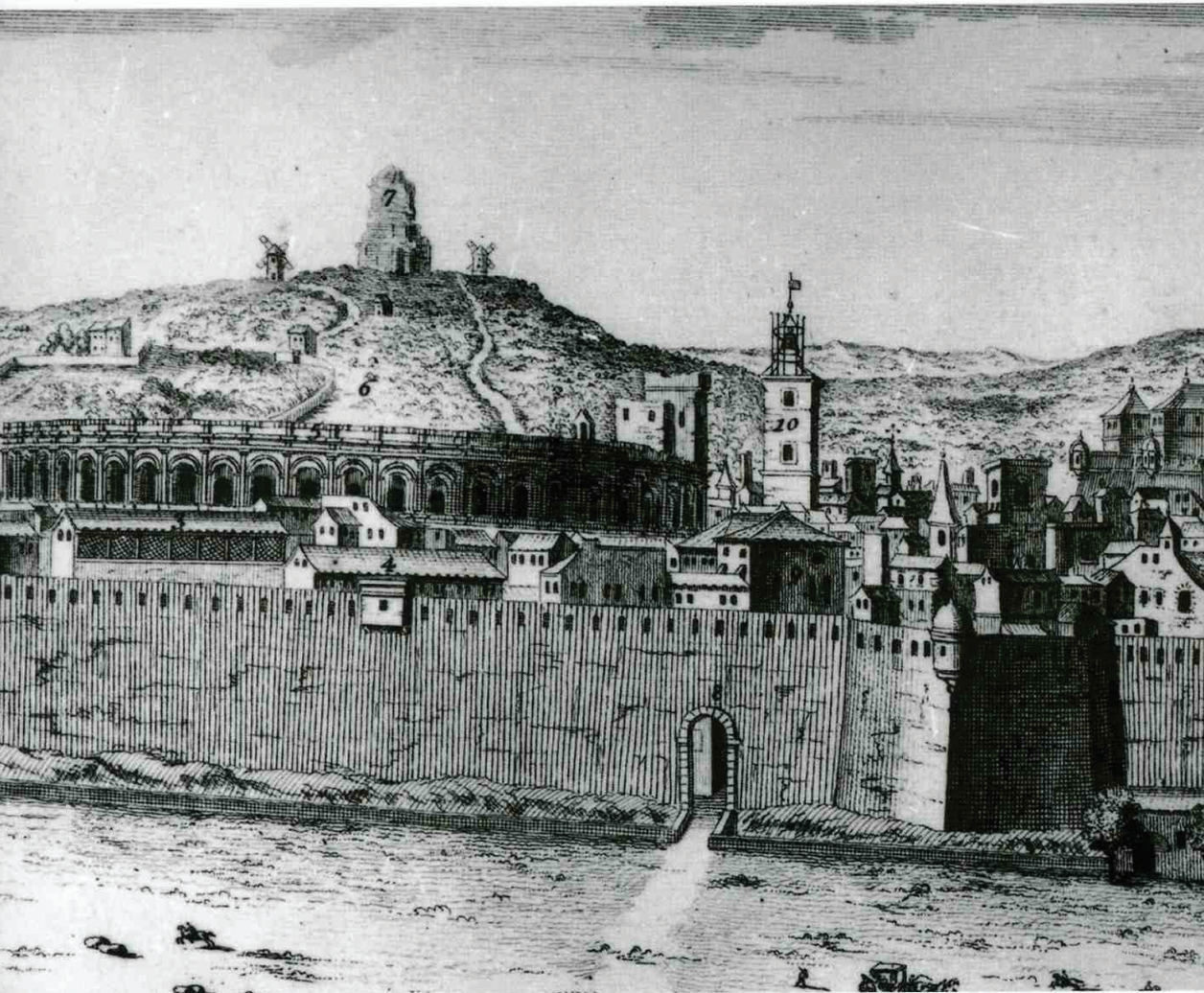


LINE TEISSEYRE-SALLMANN

MÉTAMORPHOSES D'UNE VILLE



NÎMES DE LA RENAISSANCE AUX LUMIÈRES

Préface de Emmanuel Le Roy Ladurie
Membre de l'Institut

Extrait de la publication

Epoques
CHAMP VALLON

ÉPOQUES
EST UNE COLLECTION
DIRIGÉE PAR
JOËL CORNETTE

Illustration de couverture :

Léon Ménard, Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nismes, Paris, 1750-1758.

© 2009 CHAMP VALLON, 01420 SEYSSEL
WWW.CHAMP-VALLON.COM
ISBN 978-2-87673-505-7
ISSN 0298-4792

MÉTAMORPHOSES D'UNE VILLE

DU MÊME AUTEUR

L'Industrie de la soie en Bas-Languedoc, XVII^e-XVIII^e siècles, Paris, Éditions de l'École des Chartes, 1995.

Line Teisseyre-Sallmann

*MÉTAMORPHOSES
D'UNE VILLE*

NÎMES DE LA RENAISSANCE AUX LUMIÈRES

*Préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie
Membre de l'Institut*

Champ Vallon

*Le présent ouvrage est publié
avec le concours du Centre National du Livre*

PRÉFACE

Emmanuel Le Roy Ladurie
Membre de l'Institut

Dans la généalogie de l'École des Annales, Line Sallmann occupe un emplacement particulier. Quelques mots d'abord sur cet arbre généalogique qui n'est pas, pour la circonstance, d'une longueur infinie. En ce qui concerne les travaux d'histoire régionale, urbaine en l'occurrence, on pourrait partir de la thèse fondamentale de Lucien Febvre sur *La Franche-Comté au temps de Philippe II*, publiée peu avant la première guerre mondiale. Cet ouvrage dérive, pour sa part, des travaux antérieurs de l'École géographique française, ceux de Demangeon sur la Picardie, de Jules Sion sur la Normandie orientale, de Vidal de La Blache sur la géographie française, et bien au-delà. La *Franche-Comté* par Febvre précède d'autre part le grand livre de Fernand Braudel sur la *Méditerranée au temps de Philippe II*, encore ce roi d'Espagne, puisqu'il servait déjà d'exergue à la thèse quelque peu provinciale de Febvre. D'autre part, les ouvrages qu'on pourrait appeler, sans nulle allusion péjorative, « régionalistes » de l'École des Annales, tirent leur source, eux aussi, de l'œuvre séminale et franc-comtoise de Febvre : parmi eux on citera le *Beauvaisis* de Goubert, les travaux que l'on sait sur le Languedoc, la *Bourgogne* de Saint-Jacob, la *Catalogne* de Pierre Vilar, et les études urbaines de Deyon sur Amiens, de Perrot sur la bonne ville de Caen. Les recherches nîmoises de Mme Sallmann ont à la fois des connotations braudéliennes, puisque méditerranéennes, ainsi que « renaissances » et si l'on veut baroques quant à leur chronologie ; elles cousinent avantageusement avec les livres précités de Febvre et de Perrot. Elles ont aussi, bien sûr, mainte caractéristique originale dont je dirai maintenant quelques mots.

*

Il sera question ci-après d'une ville importante (certes !), une cité qui reste un modèle de macro-évolution, notamment au XVIII^e siècle, et qui n'est autre que Nîmes : cette communauté ne fonctionne point, dans tous les cas,

PRÉFACE

comme un phare, en un temps néanmoins des Lumières ; mais Nîmes est sans doute, la chose s'avère capitale, un moteur pour l'économie régionale ; elle fut aussi, en époque antérieure, on me pardonnera l'abus des métaphores, fussent-elles médiocres, elle fut aussi une manière de boussole à l'usage d'un certain nombre de Chrétiens, notamment ceux des Cévennes, et du croissant de lune ou croissant fertile religieux ; lequel s'étend comme chacun sait de Genève à La Rochelle en passant par Nîmes, Montpellier, Montauban, Clairac, et quelques localités de moindre importance.

L'ouvrage de Line, utilisons à propos de cette excellente et regrettée chercheuse une telle abréviation prénominale, l'ouvrage de Line embrasse toute la période qui va de la Renaissance à la Révolution. Une compétition locale s'y exerce au long terme entre les notables, le Conseil de ville (municipal), successivement protestantisé dès Catherine de Médicis régente, à partir des guerres de religion, depuis l'explosion du calvinisme celle-ci datée des années 1560 ; enfin recatholicisé, disons dès le ministère de Richelieu. Et puis, autres instances, plus ou moins souveraines, et parfois plus que moins : le pouvoir royal... et provincial (les États de Languedoc) ; et les Églises, huguenote et papiste, pour parler, comme on dit, le patois de Canaan ; ces Églises, selon les époques, seront respectivement militantes, souffrantes, triomphantes, on n'a que l'embaras du choix en des conjonctures assez diverses et même contradictoires, pour sélectionner l'épithète *ad hoc*.

Nîmes, une communauté ? Oui, bien sûr. Tassée sur elle-même par le cercle des remparts et d'une urbanisation d'impitoyable proximité. Encore faudrait-il s'entendre sur le mot « communauté ». Par exemple, il y a en France – on me permettra à ce propos une digression nécessairement courte –, il y a en France, et ailleurs, une communauté automobile, tournée vers la revendication, commune en effet, concernant la baisse souhaitable mais pas toujours réalisée du prix de l'essence ; celui-ci contrôlé, malheureusement, par la fantaisie des cours du fameux « baril ». Mais à l'intérieur de ce groupe immense des automobilistes rassemblés par leur désir unanime et parfois maniaque d'emplètes du « carburant » à meilleur marché, on se tamponne, on s'insulte, on s'entre-tue de temps à autre. Il s'agit somme toute d'une communauté tempérée de temps à autre par l'assassinat, fût-il généralement involontaire. Semblablement (et les comparaisons s'arrêtent là !) Nîmes fut longtemps en proie à des épisodes meurtriers, les interminables guerres de religion, la Michelade et les contre-michelades, pour ne point parler par ailleurs de l'exclusivisme et de l'exclusion tout simplement d'initiative protestante (sous Henri IV) ou de type révocationnel (1685). Même si, il est vrai, les Nîmois, notamment calvinistes, réussissent dans bien des cas à tourner la Révocation plutôt qu'à la combattre.

PRÉFACE

Line aborde successivement divers problèmes urbains, souvent, mais pas toujours négatifs. Soit : l'in vraisemblable densité humaine qui va freiner longtemps les projets d'urbanisme, mais on disposera quand même sous Louis XV et ses successeurs de l'admirable jardin de la Fontaine, innovation architecturale et paysagiste par excellence. Et puis, autre concept essentiel, sous la plume de Line : une idéologie locale/urbaine symboliquement basée sur l'héritage romain (on pense à ces vieilles villes, d'origine latine en effet, du sud de l'Angleterre, qui ne retrouveront leur lustre qu'au temps des Trente Glorieuses et même des « trente piteuses » ultérieures, pas si piteuses que ça. Mais à Nîmes, cette lustration d'allure antiquisante (culte des Arènes, etc.) prend place dès l'époque pré-révolutionnaire. Autre référence, sous la plume de notre historienne : l'économie de marché, celui-ci en forme de souk ; et l'essor démographique : on passe de 12 000 à 50 000 habitants tout au long de l'époque qui s'écoule des Valois au dernier Bourbon « absolu », Nîmes devenant ainsi l'une des plus grandes villes du royaume, à partir de ce qui n'était sous Charles VIII qu'une grosse bourgade. L'éternel problème des ordures aussi, qui semble avoir été au XVI^e siècle le domaine d'activité principal du consulat (lui-même étant la pointe fine et sommitale du Conseil de ville). Ordures, encore elles : Naples ferait bien, de nos jours, de prendre de la graine de nos paléo-nîmois de l'époque ; celle-là même qu'à raison ou à tort, on baptisera de nos jours moderne ou « early modern ».

Ajoutons à cela, du coq à l'âne, ou plutôt de l'âne de l'illettrisme au coq collégial, l'intellectualisme du collègue local, animé dès les origines, ou peu s'en faut, par un germanisme latinisant, que propagent de grands pédagogues renaissants venus d'outre-Rhin de type *evangelisch*. Il s'agit de l'évangile tel que revu et quelquefois corrigé par Luther et Calvin, façon de dire que la religion... des « religionnaires » est au premier plan de toutes les chronologies nîmoises. Du moins de 1560 à 1787, et au-delà. Dès lors qu'il s'agit localement ou régionalement du protestantisme, la religion *in situ* c'est la culture, comme l'ont bien montré, chacun de son côté, Joutard et Sauzet qui furent sur ce point condisciples de Line. Le calvinisme pourtant, à l'échelon d'un diocèse civil, n'est pas seul au monde ; la concurrence est l'âme du négoce, compétition qui certes est très vive, en provenance de l'« hérésie » venue de Genève ; elle exacerbe et fortifie par contrecoup le catholicisme pour le pire, dans certains cas ; mais aussi pour le meilleur. Ne craignons pas sur ce point d'être positif(s) quand c'est nécessaire.

En tout cela une « chrono » : un premier XVI^e siècle dominé d'abord, loin des préoccupations célestes et divines, par les problèmes très terre à terre de l'espace urbain.

Et puis... un XVII^e siècle qui fonctionne paradoxalement comme une renaissance. Tohu-bohu des périodisations, après le formidable trauma-

PRÉFACE

tisme des guerres religieuses, de 1560 à 1630, dates arrondies. Ces guerres ont duré plus longtemps que dans la France profonde où elles s'interrompirent dès 1595. Là aussi, une fois de plus, on ne perd rien pour attendre, les dés seront jetés à nouveau, et Nîmes sera touchée presque trois quarts de siècle après l'accord pacifique d'Alès (1629-1630), elle sera touchée ou du moins effleurée en 1703 par le phénomène camisard lui-même authentiquement protestant, certes ; mélange d'un juste combat pour la liberté de conscience et de convulsions d'hystérie des prophètes, qui de temps à autre sont en proie aux soubresauts corporels les plus extraordinaires, ceux-ci valant imitation d'un comportement épileptoïde. Il faudra un Antoine Court, sous Louis XV, pour mettre un peu d'ordre dans tout cela. Mais Line travaille aussi à la loupe, Line travaille même au microscope sur le parcellaire local, non sans fouillis, non sans fouilles, et non sans détails.

Pour notre historienne, ce puzzle se révèle progressivement comme un espace déchiffrable et finalement déchiffré, malgré son apparence invraisemblablement complexe. De ce point de vue, on devine l'immense énergie qu'a déployée la chercheuse en un combat obscur avec l'énigme patiemment débrouillée des composites et cadastres successifs. On est encore loin, en tout ceci, la chose va de soi, du Nîmes des débuts du III^e millénaire qu'animeront le tourisme et les développements résidentiels dans ce qu'ils auront parfois de plus chic et même de plus snob.

Rappelons qu'entre ce Nîmes du XX^e siècle et celui auquel s'attache Mme Sallmann, basé sur l'économie vivrière des campagnes environnantes telles que décrites par Pierre Prion vers 1750, entre ces deux entités il y a (certes !) toute l'épaisseur très « XIX^e siècle » de l'essor des « conversions » terriennes de la bourgeoisie nîmoise, grande et petite, en direction du vignoble environnant dont ils se réservent jalousement la propriété voire la monoculture, post-révolutionnaire et post-impériale. Transition œnologique qui n'aura qu'un temps puisque la vieille cité gallo-romaine s'ouvre aujourd'hui à d'autres cieux, moins motivée que jadis par les cépages et par les millésimes. Mais en l'occurrence, sans quitter pour autant Line Sallmann, nous nous rapprochons de l'étonnante carrière d'un Raymond Dugrand qui commença ses études géographiques par une réflexion sur les pinardiers du Languedoc pour les terminer en pleine gloire de sa carrière personnelle dans l'urbanisme montpelliérain dont on sait les triomphes et les problèmes au temps de la République post-gaullienne. Restons-en néanmoins aux sites nîmois, cent fois besognés par l'artisanat du bâtiment de la modernité : il ne date pas d'aujourd'hui ni même d'hier. Gigantesques travaux de fortifications (remparts, boulevards, églises...) que met en place une main-d'œuvre venue du Massif central, laquelle ne s'embarrasse point des journées de 35 heures. De Conquista en Reconquista, des temples du calvinisme austère aux sanctuaires du baro-

PRÉFACE

quisme jésuitique, il y a toujours quelque part un ouvrier du bâtiment, originaire du Rouergue ou d'ailleurs, qui a le nez dans son auge à plâtre et qui assure *in situ* l'installation de ce que le vieux Karl appelait l'infrastructure.

Et ce sera aussi pour nous une façon de conclure avant de donner la parole, mieux vaut tard que jamais, à notre auteure (pardonnez le jargon). Faut-il rappeler qu'elle fut une grande historienne de l'immobilier, celui d'autrefois, et j'ose dire celui d'aujourd'hui... Faut-il ajouter que cette spécialiste éminente ne croit guère (dans les faits) en matière d'histoire urbaine aux fluctuations des prix du terrain, lui-même étant le permafrost de la longue durée citadine ; ni non plus à celles des prix du foncier et de la bâtisse. Line est sceptique, quant à eux. À son gré, ces prix sont trop artificiels, imprégnés dans les faits par un volontarisme non économique. En quoi elle se différencie, sur ce point, de Georges Frèche dont l'histoire des prix toulousains, du XIV^e au XIX^e siècle, demeure un modèle largement cité, y compris par les économètres anglo-saxons. L'orchestre d'oc tolère et même appelle ce différentialisme cliométrique. Frèche à Toulouse, Dugrand à Montpellier, Line Sallmann à Nîmes, la capacité d'ouverture et d'émerveillement de l'historiographie languedocienne et méridionale n'a pas fini de nous étonner.

Emmanuel Le Roy Ladurie
Membre de l'Institut

